

quet." "Du trombone, mais je n'en sais qu'une note, le *la*." Ça ne fait rien, répond aussitôt l'imperturbable Bilboquet; ça fera toujours plaisir à ceux qui aiment cette note-là."

Ces paroles étaient celles d'un sage; malheureusement, les personnes qui sont doucement émus en entendant le *la* sortir du pavillon d'un trombone sont excessivement rares; mais le nombre de celles à qui, en certaines occasions, on fera un plaisir réel en leur jouant même les airs les plus simples, tels que "Vive la Canadienne," "A la Claire Fontaine," "Derrière chez ma tante," "En roulant ma boule," ce nombre-là, dis-je, est immense. Aussi ne devrait-on dans aucune condition de la vie, négliger d'apprendre la musique pour se rendre utile dans la mesure de ses forces. On fait ce qu'on peut.

D'ailleurs, en sachant tant soit peu déchiffrer la musique, on ne se rend pas seulement utile aux autres; on se prépare des moments délicieux pour soi-même. Qui n'a connu des personnes qui, malades ou retenues chez elles pour toute autre raison, ne s'ennuyaient jamais, grâce à la lecture? Il y en a même qui quitteront la compagnie la plus aimable pour continuer la lecture d'un roman qui les aura *empoignés*, comme on dit. Ceux qui ne savent pas lire n'ont ils pas souvent envié ces gens-là, ces privilégiés qui avaient en eux cet élément de jouissance? Eh! bien, les musiciens sont dans le même cas. La simple lecture d'un beau morceau de musique, même sans l'exécution, peut les plonger dans le ravissement. "Eh! bien, dirai-je peut-être, on trouve toujours quelqu'un qui vous joue le morceau qu'on désire entendre."

Pas toujours; et puis ce n'est pas la même chose. On pourrait dire tout aussi bien qu'on trouve toujours quelqu'un qui vous lit le livre ou le journal dont vous voulez prendre connaissance. On ne saurait donc trop insister pour conseiller à tous les jeunes gens des deux sexes de cultiver de leur mieux ce plus charmant de tous les arts, la musique.

Echos d'Europe

Au théâtre de la 23e rue de New-York, le directeur a fait placer à l'entrée un écriteau où il donne au public l'assurance qu'il ne se passe rien que de très édifiant dans sa maison et que

La mère en permettra la visite à sa fille."

A côté de cet écriteau, se trouve un tableau plein de photographies qui montrent les ballerines de l'établissement dans les poses des plus risquées. Une d'elles, par exemple, est représentée se collant un timbre-poste au front, d'un coup de cou-de-pied. Quelle peut donc être l'idée que M. Proctor s'est faite des gestes vulgaires?

—Le compositeur von Suppe, qui vient de mourir, était un gourmet qui s'entendait aussi bien à faire des sauces qu'à aligner des notes de musique. Il a même publié un *Parfait Cuisinier*. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en musique une blanche vaut deux noires, tandis qu'à la cuisine von Suppe soutenait qu'une sauce noire vaut deux blanches. C'est très drôle. Son ouverture du *Poète et le Paysan*, arrangé pour 59 combinaisons d'instruments, ne lui rapporta que \$8; à peu près 13 cents et demi par combinaison. Par contre, son chant patriotique *O der mein Oesterreich*, "O toi, mon Autriche," lui rapporta \$16,000.

—Adélina Patti, qui a dû découvrir quelque part en Amérique la fontaine de Jouvence, a chanté dernièrement au théâtre Covent Garden de Londres, devant un parterre de rois, comme on dit au figuré. Elle a fait fureur. Nous croyons que cette soirée lui a rapporté \$5,000. C'est raide, passé la cinquantaine.

—A Paris, on étudie activement le *Pré St Gervais*, la dernière pièce de Sardou; — Bruneau et Zola travaillent à un opéra! — Miller, du théâtre Empire de Charles Frohman de New-York, est en France à suivre les représentations où Maurel a un rôle, pour étudier cet artiste.

—Le théâtre Covent-Garden ne se paie pas seulement, — ou, pour mieux dire, ne paie pas seulement à ses abonnés et à son public, — des représentations où défilent tout ce que les théâtres du monde entier comptent de célébrités chantantes depuis Tamagno jusqu'à de Lucia, en passant par Jean de Reszké, Van Dyck et Alvarez; depuis Mme Patti jusqu'à Mme Bellincioni, en passant par Mmes Melba, Adiny, Calvé, Sembrich et Eames; il se donne encore le luxe de monter des ouvrages classiques comme *Orphée*. Cette année, sir Augustus Harris a monté *don Giovanni* avec une interprétation extraordinaire: Victor Maurel, dans le protagoniste; Mme Adélina Patti, dans *Zerline*; Mme Adiny, dans *donna Anna*; M. Castelmarty dans *Leporello*; M. Pini-Corsi, dans *Mazetto*; Mme Macintyre, dans *Elvire*.

On juge du succès remporté par la représentation. Public nombreux; diamants au parterre et jusqu'aux dernières loges; recette superbe. Mais ce qu'il y a de mieux; c'est, qu'en dépit des répétitions forcément écourtées par le repertoire immense du théâtre, la soirée a été digne de Mozart. Mme Patti reste une *Zerline* incomparable; M. Castelmarty a fait de *Leporello* ce qu'il doit être, un type de bonhomie, de poltronnerie et de bravacherie divertissant; Mme Adiny, qui a chanté *donna Anna* au centenaire de *don Juan* à l'Opéra, a fait montre de style en même temps que d'une grande voix, et tous ces excellents artistes ont été à la hauteur des rôles difficiles qu'ils remplissaient.

—On a fondé à Londres une société anonyme au capital de quatre millions de francs pour la fabrication d'orgues électriques. Cette branche de l'industrie anglaise est complètement révolutionnée; partout on veut avoir à présent des orgues électriques qui permettent à l'organiste de prendre place où bon lui semble, voire même de partager son instrument en plusieurs parties, si l'église manque d'espace pour un grand orgue.

ANECDOTES

—Les Mémoires sur François Schubert ne tarissent pas. Nous avons cité dernièrement les mémoires du poète viennois Bauernfeld; voici maintenant quelques anecdotes sur Schubert racontées par le défunt compositeur Ignace Lachner, A. Augsbourg Lachner avait été le camarade d'école de Louis Napoléon et il racontait souvent que les gamins ne respectaient nullement le futur empereur, mais le rouaient de coups tout comme les autres enfants. Sa pauvreté força le jeune musicien de cesser ses études et de se rendre à Vienne, où son frère aîné François, vivait de la musique, en compagnie de Schubert. Tous les trois se promenaient ensemble, quelquefois pour oublier l'heure

du déjeuner, Schubert restait souvent au lit en écrivant ses compositions, parce que l'argent manquait pour acheter de quoi chauffer sa mansarde. Par une froide soirée d'hiver, Schubert se trouvait chez les frères Lachner. La neige commençait à tomber, et Schubert était si mal habillé que François Lachner lui proposa de rester chez eux. Les deux frères prirent un lit, l'autre fut occupé par Schubert. Le lendemain ils furent éveillés par un rire hémérique de Schubert. "Pourquoi ris-tu comme un fou? demanda François Lachner étonné." — "Regarde! ces vieux pantalons de mankin qui me servent de caleçons sont tellement troués que je ne sais vraiment pas par quel trou je dois y entrer." Et Schubert se tordait en exhibant ses caleçons fragmentaires. Le peintre Maurice de Schwind, devenu plus tard, à Munich, gros, gras et célèbre, était un ami d'enfance de Schubert. Un jour, Schwind devait vite finir une toile dans son pauvre atelier, mais Schubert le taquinait par des gamineries. Schwind le saisit au collet et l'enferma dans une chambre noire en lui donnant un crayon et du papier. Après deux heures Schwind se rappela que Schubert était enfermé; il alla ouvrir et trouva le jeune compositeur très occupé. "Qu'est ce que tu as fait?" — "C'est fini, je veux te chanter ma composition." C'était le célèbre *Ave Maria*, et Schubert l'avait écrit parce qu'il en savait les paroles par cœur, n'ayant pas d'autre texte sous la main! On sait que *Ave Maria* lui fut payé par son éditeur dix florins, soit vingt cinq francs. Un jour, il n'avait plus un sou vaillant et envoya l'ami Lachner chez son éditeur Haslinger, parce qu'il était moins rompu aux affaires que Lachner. Schubert n'avait pas autre chose à offrir que les cinq premières chansons du Meunier, et entre elles le célèbre *Wohin*.

Haslinger regarda cette copie dédaigneusement et offrit enfin deux florins par chanson, soit dix florins en tout. Lachner en demanda vingt et est chanceux d'obtenir par son habile marchandage quinze florins, soit huit piastres.

Quinze ans plus tard, Lachner rencontra Liszt à Vienne et l'accompagna chez l'ancien éditeur de Schubert. Liszt tendit à Haslinger un rouleau de musique et reçut un billet de cinq cents florins, soit deux cent quarante piastres. C'était une transcription pour piano de six mélodies de Schubert! "Que voulez-vous monsieur, lui dit Haslinger plus tard, Liszt est à la mode et je gagne avec ses compositions beaucoup plus que notre pauvre Schubert ne m'a rapporté." Quand la mode commença finalement à lui sourire, François Schubert était enterré depuis bon nombre d'années.

Les Argentins paraissent aimer le théâtre et la musique autant que n'importe quel peuple européen. La ville de Buenos-Ayres qui, il est vrai, ne compte pas moins de 653,000 habitants, possède en ce moment treize théâtres ouverts au public: l'Opéra, avec troupe lyrique italienne; le théâtre Mayo, avec troupe comico-lyrique italien; la Colitecma Argentin, avec troupe dramatique italienne; l'Odéon et la Zarzuela, avec troupe comico-lyrique espagnole; le théâtre Pivadavia, avec troupe de zarzuela; l'Eden, avec troupe française; le théâtre St Martin, avec troupe japonaise (?); enfin le théâtre National, l'Olympo, le Pavillon Argentin, le Casino et les Folies-Bergères, avec spectacle de genre et variétés. Les Folies-Bergères à Buenos-Ayres, ça manque de cou leur locale